

que tu sois pendant quelques heures dans l'impuissance d'agir.

Raoul appuya de nouveau le canon de son pistolet sur le front de Carrier, tandis que Coquelicot lui saisissait la tête qu'il immobilisait. Alors Bénédicte le contraignit de respirer un flacon rempli d'une essence préparée par M. Mathieu, essence soporifique et stupéfiante qui, en s'exhalant, eut bien vite profondément endormi le bourreau des Vendéens.

Et les trois jeunes gens se hâtèrent de sortir de l'hôtel.

— C'est égal, capitaine, dit Coquelicot, pendant que nous y étions, vous auriez bien dû me permettre d'étrangler ce scélérat-là.

— Sans la crainte du bruit, ajouta Raoul, je n'aurais pu résister à la tentation de lui brûler la cervelle.

— L'assassinat est toujours un crime, répondit gravement Bénédicte. Il ne sert parfois qu'à rendre intéressant un misérable. Si nous avions tué aujourd'hui l'infâme proconsul nantais, une foule d'imbéciles lui eut décerné demain une statue, comme à Marat.

— C'est juste ! murmura le jeune gentilhomme.

— J'y songe ! reprit Justin. Quand le monstre se réveillera.

— Nous ne serons plus à Nantes, je l'espère. Et d'ailleurs Carrier, sans doute, n'osera pas raconter ce que nous lui avons fait, intimidé par le souvenir de notre audace et par la crainte du ridicule qui rejaillirait sur lui.

En parlant ainsi, Bénédicte accélérât sa marche, impatient de délivrer la comtesse, Blanche et Mugnette.

C'était une terrible chose que l'intérieur d'une prison à Nantes sous le règne de Carrier. Et tout y était prison : la tour du Bouffai, le château ducal, l'évêché, les magasins de la douane, les carrières mêmes de Gigant dont on avait soigneusement fermé toutes les issues. Des populations entières y avaient été entassées, et les vides que faisaient chaque jour la guillotine, le canon et les noyades étaient incessamment comblés par des charretées de prisonniers qu'amenaient les bandes chargées de dépeupler les campagnes qu'on incendiait.

Et, en effet, c'était d'une dépopulation qu'il s'agissait. Carrier avait un système. Il avait découvert que le territoire de la France ne pouvait produire assez pour la consommation de ses habitants, et, en économiste convaincu, il avait pris à tâche de rétablir l'équilibre. Borné et têtu, il allait droit à ce but avec la logique inconsciente de la brute, avec l'inflexibilité absolue d'un boulet de canon. Il ne comprenait qu'une nécessité, la destruction ; il n'admettait qu'un moyen de gouvernement, le massacre. Le procédé seul pouvait varier : le plus expéditif était le meilleur. C'est ainsi qu'après avoir commencé par la guillotine il avait essayé de la fusillade ; le feu de peloton lui avait donné l'idée de la mitraille ; mais la noyade surtout l'avait ravi. Avec un bateau bien agencé, on pouvait d'un seul coup de soupape jeter douze cents corps au fond de la Loire. Chacun de ces procédés avait du bon : isolément, toutefois, il ne pouvait suffire. Aussi Carrier finit-il par les employer concurremment. Le même jour et à la même heure, il faisait guillotiner sur la place du Bouffai, fusiller à Gigant, mitrailler dans la prairie de Mauves et noyer en Loire ; tout cela sans jugement, sans choix, à la fortune du tombereau. Le hideux minotaure nantais était affamé de victimes ; on ne lui faisait jamais attendre son tribut de chair humaine.

Aussitôt après leur incarcération, la comtesse de Flavigny et Blanche avaient été enfermées ensemble dans un cachot isolé. On avait conduit la fille du père Cazeaux dans une grande salle encombrée de proscrits de toute condition. En vain les trois prisonnières demandèrent-elles qu'on les réunit ; aucune supplication ne put faire révoquer l'ordre donné par Roch Duhoux, qui exerçait une grande autorité dans les prisons. Madame de Flavigny et Blanche, succombant sous le poids du chagrin, de la fatigue de l'insomnie, se jetèrent sur un grabat. Là, enlacées dans les bras l'une de l'autre, elles tombèrent insensiblement dans une profonde torpeur. Elles ne sentaient pas, elles ne pensaient pas. A les voir ainsi gigantesques, immobiles, décolorées, les yeux à demi ouverts, mais ternes et sans regard, on pouvait croire que la mort les avait surprises

au milieu d'un mauvais rêve. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Roch Duhoux entra dans le cachot.

A l'aspect de cet homme, Blanche poussa un cri étouffé ; elle cacha tête dans le sein de madame de Flavigny.

Ce mouvement de répulsion n'était pas seulement instinctif chez la jeune Vendéenne : une circonstance avait augmenté l'horreur que lui causait l'espion de Carrier. Durant le trajet de la Closerie des Touches à Nantes, Duhoux s'était souvent tenu près de la charette qui portait les trois prisonnières, et Blanche avait plusieurs fois surpris les yeux du coquin fixés sur elle avec une sorte d'impudence et de cynisme ; elle l'avait même entendu parler d'elle à ses compagnons, et la vanter dans un langage odieux, qui avait fait bondir son orgueil de patricienne et courir dans ses veines un frisson de honte et de dégoût. La charette ayant pénétré sous les sombres voûtes de Bouffai, le misérable avait eu l'audace de soulever lui-même et de presser dans ses bras l'aristocratique jeune fille, qui, garrotée comme elle était, n'avait pu échapper à l'horrible étreinte. Puis il lui avait dit à l'oreille d'une voix frémissante et railleuse à la fois : " L'héritière des Flavigny doit mourir guillotinée ou noyée dans la Loire ; mais la femme d'un honnête patriote, d'un protégé du tout-puissant Carrier serait sûre de vivre. Citoyenne, réfléchis. " Et, avant que Blanche eût eu le temps de comprendre le sens de ces mots infâmes, il avait disparu, la laissant aux mains des porte-clefs, qui la conduisirent dans le cachot où se trouvait déjà madame de Flavigny, à qui elle ne voulut pas répéter les monstrueuses paroles du scélérat. Elle se respectait elle-même en se taisant.

La physionomie de Duhoux suffisait grandement à expliquer la frayeur répulsive manifestée par mademoiselle de Flavigny. La comtesse n'en chercha donc pas d'autre explication. Elle se redressa à demi sur son grabat, et regardant avec une hautaine dignité l'espion du proconsul nantais :

— Je croyais que votre mission était terminée, dit-elle, et j'espérais que vous nous épargneriez le supplice de vous revoir.

Duhoux pâlit ; une lueur fauve jaillit de sa prunelle. Il resta un moment immobile, comme interdit ; puis, faisant un effort sur lui-même, il dit en appuyant sur Blanche un regard railleur et méchant :

— Est-ce donc la réponse de mademoiselle de Flavigny ?

La comtesse se tourna vers la jeune fille avec étonnement.

— Quelle réponse cet homme attend-il de toi, chère enfant ? demanda-t-elle.

Blanche s'était levée brusquement. Elle se tenait debout, glacée, muette, la main tendue vers la porte du cachot. Ses yeux lançaient de foudroyants éclairs de mépris.

Stupéfaite, madame de Flavigny adressa à Duhoux un regard impérieusement interrogateur. Celui-ci fit appel à toute son impudence.

— J'ai offert à votre nièce, dit-il, sa liberté et la vôtre.

— Vous ? s'écria la comtesse.

— Moi !

— Parlez ? Est-ce de l'or qu'il vous faut ? Nous en trouvons pour vous le donner.

L'ancien galérien hésita un instant.

— De l'or ? répondit-il ; oui, je veux de l'or !

— Soit. Vous fixerez vous-même la somme.

— Je veux de l'or, reprit le misérable ; mais il me faut encore autre chose.

— Ah !

En proférant cette exclamation, la comtesse, par un soudain pressentiment, attira tout à coup Blanche sur son cœur, l'entoura de ses deux bras crispés, et, avec une terrible expression de colère :

— Infâme ! s'écria-t-elle.

— Eh bien ! oui ! répliqua Duhoux relevant la tête avec une menaçante arrogance. Je suis un honnête homme, moi, voyez-vous, et je n'ai qu'une parole. Je maintiens donc ce que j'ai dit. Que la citoyenne Blanche devienne ma femme, et à l'instant même je vous ouvre à toutes deux les portes de cette prison.